

les séances académiques avaient lieu après le dîner, il se rendit, de sa petite maison de la rue de la Victoire, au Louvre, où l'Institut siégeait. Durant le trajet, on arrêta plusieurs fois sa voiture pour le visiter, en conséquence d'un Décret du Directoire qui ordonnait la combustion de toutes les marchandises anglaises.

Le général supporta très patiemment cette mesure vexatoire, qu'il pouvait faire cesser d'un mot ; mais il avait recommandé à son cocher de ne pas le faire connaître. Ces messieurs inspectèrent donc la modeste coupé de Napoléon, qui resta calme et impassible tout le temps que dura cette visite.

La séance fut brillante. L'assemblée était composée de l'élite de la société de Paris. Le désir de voir l'homme à qui l'on devait une paix acquise par tant de victoires, y attira plus de spectateurs que l'éloquence des académiciens n'y avait amené d'auditeurs ; mais regardait-on plus qu'on n'écou-
tait. Un seul lecteur captiva l'attention : ce fut Chénier. Il lut un poème à la louange du général Hoche. Ces vers, dans lesquels respirait la haine la plus énergique contre l'Angleterre, furent écoutés avec une sorte de satisfaction qui se changea bientôt en enthousiasme, quand du héros mort, passant au héros vivant, et s'adressant à un sentiment non moins vif que les regrets dus aux rares qualités de Hoche, nous voulons dire l'espérance que l'on fondait sur le génie de Napoléon, Chénier s'écria :

« Si jadis un Français, des rives de Neustrie
Descendit dans leurs ports, précédé de l'effroi
Vint, combattit, vainquit, fut conquérant et roi,
Quels rochers, quels remparts deviendront leur asile,
Quand Neptune irrité lancera dans leur ile
D'Arcole et de Lodi les terribles soldats,
Tous ces jennes héros, vieux dans l'art des combats,
La grande nation à vaincre accoutumée,
Et le grand général guidant la grande armée ?.. »

Alors les applaudissements, les acclamations qui s'élevèrent de toutes parts prouvèrent que ces beaux vers exprimaient les sentiments de toute l'assemblée. La séance levée, Napoléon retourna chez lui, où il n'arriva pas sans avoir été arrêté et interpellé de nouveau, mais ces importunités ne durent pas lui faire oublier les hommages qui lui avaient été prodigués dans cette soirée. Au surplus, personne

n'attacha jamais plus de prix que lui au titre de *membre de l'Institut*, car, à dater de ce jour, il le prit dans tous ses actes publics.

Neuf ans plus tard, un lundi du mois de septembre 1806, M. Geoffroy-Saint-Hilaire présidait la séance de l'Institut. Ampère occupait la tribune et lisait un mémoire sur son admirable *Théorie des courants électriques*. L'Académie était absorbée par l'attention que commandait ce travail, lorsque tout à coup une agitation extraordinaire, suivie d'un murmure général, vint à se répandre parmi les membres, à la vue d'un étranger qui, vêtu d'un frac bleu foncé et décoré de la Légion-d'Honneur, parut à la porte de la salle, entra mystérieusement, fit de la main un geste qui arrêta tout à coup ce murmure, et, approchant d'un fauteuil vide, y prit place.

Cependant M. Ampère, dont l'extrême distraction était aussi connue que son immense savoir,



Napoléon acclamé à son retour d'Italie.

n'avait pas remarqué ce mouvement, bientôt diminuée par l'intérêt même de sa lecture, et sans doute aussi par le soin qu'avait mis à le calmer l'inconnu, dès son arrivée. Le mémoire lu, Ampère le dépose sur le bureau de l'Académie, recueille de ses confrères les témoignages d'admiration que son travail méritait, et retourne tranquillement à sa place. Mais quel est son étonnement ! son fauteuil est occupé par l'étranger qui vient d'arriver et qu'il ne

connaît pas. Ampère, un peu piqué, tourne autour de ce siège avec une sorte de gêne ; n'osant prier celui qui l'occupe de le lui céder, il tousse avec affectation et cherche poliment à lui faire deviner qu'il a usurpé la place qui lui appartient. Mais, soit que l'inconnu ne le comprit pas ou qu'il ne voulut pas le comprendre, il le regarde froidement et ne bouge pas. Ampère, s'enhardissant de plus en plus, commence à murmurer, et s'adressant enfin à ses voisins, leur dit :

— Il est vraiment étrange qu'on vienne ainsi, sans autres formes, s'emparer de la place d'un autre !

Mais le savant ne rencontrant autour de lui qu'un sourire silencieux, s'adresse alors à M. Geoffroy-Saint-Hilaire.

— Monsieur le président, lui dit-il, je dois vous faire remarquer qu'une personne étrangère à l'Académie s'est emparée de ma place et siège parmi nous.

Cette espèce de dénonciation occasionne une nouvelle rumeur. M. Geoffroy-Saint-Hilaire répond au plaignant :

— Vous êtes dans l'erreur, mon cher confrère ; cette personne à laquelle vous faites allusion est membre de l'Académie des Sciences.

— Et depuis quand ? demande Ampère fort étonné.

— Depuis le 5 nivôse an VI, répond l'étranger.

— Et dans quelle section, s'il vous plaît, Monsieur, réplique Ampère d'un ton ironique.

— Dans la section de mécanique, mon cher collègue, répond encore l'étranger en souriant.

— C'est un peu fort ! s'écrie Ampère ; et prenant un annuaire de l'Institut, il l'ouvre avec vivacité, et lit à cette date : " Napoléon Bonaparte, membre de l'Académie des Sciences, nommé dans la section de mécanique le 5 nivôse an VI.

En effet, c'était lui-même qui était venu ce jour-là courber sa tête sous le niveau de la science. Ampère, excessivement troublé, se confond en excuses : sa vue s'était tellement affaiblie, qu'il n'avait pas reconnu l'Empereur.

— Voilà, Monsieur, lui dit gaiement Napoléon, l'inconvénient qu'il y a de ne pas fréquenter ses collègues : Je ne vous vois jamais aux Tuileries ;